

LA CHAPELLE OUBLIEE

Louis patientait, en compagnie de son père, dans le hall d'accueil de la gendarmerie de Saint-Blaise. Le capitaine Dumas allait venir le chercher pour la relecture de sa déposition. Outre les agents qui s'affairaient derrière le comptoir, des personnes attendaient leur tour, comme eux. Un homme et une femme entre deux âges entrèrent, et se dirigèrent vers l'agent chargé de l'accueil. La femme parlait suffisamment fort pour que tout le monde puisse l'entendre. Il s'agissait de randonneurs qui venaient de découvrir une voiture, au bout d'une piste forestière. Ils sortirent une carte IGN pour montrer à quel endroit elle se trouvait. Elle était difficilement repérable car garée sous des arbres et cachée par des branches. Ils avaient cru voir des taches de sang sur le siège passager. La voiture, une 208, était rayée, couverte de feuilles et de boue séchée, comme si elle avait roulé sur des kilomètres de chemins forestiers défoncés. Le couple fut conduit dans un bureau voisin. Quelques minutes plus tard, il ressortait en compagnie de deux gendarmes. Ils montèrent tous dans la même voiture, sans doute pour aller sur place, se dit Louis. Il s'interrogea sur la rapidité avec laquelle on traitait une banale affaire de voiture abandonnée. A moins qu'il y ait urgence ? Peut-être un lien avec sa propre histoire, celle de cette double disparition ? Il en était là de ses réflexions lorsque la jeune femme gendarme, prénommée Anna, qui était venue chez lui avec le Capitaine Dumas l'appela ainsi que son père. Son sourire était doux et chaleureux, rassurant. Elle demanda à Louis comment il allait, s'il tenait le coup.

« Louis, dit-elle, je vais relire ta déposition suite aux questions que nous t'avons posées mercredi matin. Si tu n'es pas d'accord, ou si tu veux rajouter ou modifier quelque chose, tu me le dis et tu m'interromps ». Louis acquiesça. Elle commença sa lecture.

«Je m'appelle Louis de Vignières, je suis domicilié à Saint-Blaise au Domaine de la Vigne, route des Etangs. Je suis âgé de 12 ans.

Mardi 28 août, à 14 heures, j'avais rendez-vous avec mes amis Ludo Blanc et Jules Voinet devant le Skatepark pour passer l'après-midi. Je venais d'arriver à vélo, à 13 H 50. Ils sont arrivés ensemble, également à bicyclette, à 14 heures pile. Ils avaient décidé de se rendre à la base de loisirs, à l'étang, pour se baigner. Je n'avais pas mes affaires de bain et pas envie d'y aller car le temps était en train de changer et l'orage menaçait. J'ignore s'ils avaient leurs maillots, ils n'avaient pas de sacs. On a discuté une dizaine de minutes et ils ont continué ensemble vers l'étang. Moi j'ai repris mon vélo et je suis rentré chez moi où je n'ai rien fait de spécial. Vers quinze heures, il y a eu un violent orage. Je n'ai pas revu Ludo et Jules depuis le moment où nous nous sommes quittés devant le Skatepark. Je crois qu'il y avait d'autres jeunes mais je n'ai pas fait attention.

Jules portait un t-shirt noir avec une photo de palmier sur un bermuda gris, et des baskets noires. Ludo était habillé d'une chemisette à carreaux, un sweat gris, un short orange. Je crois qu'il avait des tongs. Pas de casquettes, ni de chapeaux, pas de lunettes de soleil. Je n'ai pas reçu d'appel de leur part. Je n'ai pas vu leurs téléphones portables, mais je pense qu'ils les avaient car ils ne s'en séparent jamais. Moi-même, je ne les ai pas appelés. Lorsque leurs parents m'ont téléphoné le soir, j'ignorais qu'ils n'étaient pas rentrés chez eux. Pour moi, il leur est arrivé quelque chose car Jules et Ludo n'ont pas de problèmes avec leurs familles et n'ont jamais parlé de fuguer».

Louis signa et Anna récupéra le document.

Mais tout cela était faux, ça ne s'était pas du tout passé ainsi. Louis avait menti du début à la fin. Alors qu'il repartait chez lui avec son père, le film des derniers jours défila une fois de plus dans sa tête.

Lundi 27 août : alors que l'on n'était plus qu'à une semaine de la rentrée, le trio d'amis inséparables que constituaient Louis, Ludo et Jules était à nouveau réuni. La vieille chapelle délabrée, ensevelie sous les feuillages au fond du parc, était devenue leur lieu de rendez-vous, connu d'eux seuls. Elle ne comportait que la nef, éclairée de vitraux latéraux, suffisamment spacieuse pour qu'ils puissent être à l'aise. De ce qui autrefois avait été l'autel, ne subsistait plus qu'une pierre rectangulaire brisée en deux. Les enfants avaient apporté des coussins, des pleds pour réchauffer l'atmosphère. Quelques étagères supportaient un bric-à-brac de paquets de biscuits, canettes de coca, livres et lampes de poche. Aux murs, ils avaient fixé des posters de leurs équipes de foot préférées. Bien sûr il n'y avait ni eau ni électricité. Un réchaud à gaz servait à réchauffer les boîtes de conserve. L'eau était puisée à une fontaine toute proche. La chapelle était située aux confins du domaine, propriété des parents de Louis. Personne n'y venait jamais. Ce modeste édifice qui n'avait plus d'utilité était bien trop éloigné de l'habitation principale, gentilhommière du XVIIIème siècle. Aussi, Louis se l'était approprié pour le partager avec ses copains. La nature avait repris ses droits et la chapelle était parfaitement dissimulée sous le flot des frondaisons qui la cernaient. Ce lieu secret, oublié des adultes, constituait une sorte de sanctuaire où ils pouvaient parler et jouer en toute quiétude à l'abri du reste du monde.

Ces trois enfants du même âge se fréquentaient depuis l'école primaire. Les liens d'amitié qui les unissaient étaient fondés sur leur passion commune pour le foot, le skate, les virées en vélo et bien sûr les jeux vidéo. Dans le calme qu'offrait ce refuge, personne ne venait les déranger. Plutôt que de passer par l'entrée principale du domaine, Ludo et Jules accédaient à la chapelle par la forêt à l'extrémité de la propriété. Une grille rouillée s'ouvrait sur un ancien chemin forestier menant à une petite route. Ils habitaient tous deux à Saint-Blaise.

Mardi 28 août : Ils avaient rendez-vous à la chapelle. Ludo et Jules arrivèrent les premiers, cachèrent leurs vélos. Le temps avait changé et des nuages menaçants chargeaient le ciel déjà lacéré d'éclairs. Ludo avait apporté un paquet de cigarettes prélevé dans le sac de sa mère. Ils fumaient maladroitement, toussant et rejetant la fumée qui les faisait pleurer. L'orage éclata. La pluie crépitait sur les tuiles. A travers la fumée qui brûlait ses yeux, Louis vit la poignée de la lourde porte s'abaisser. Au grincement qu'elle fit, Ludo et Jules tournèrent ensemble la tête, surpris et curieux de découvrir qui pouvait se présenter par ce temps, dans ce lieu abandonné. Un silence suivit, rompu par le gémissement des gonds rouillés. C'est alors que tout bascula.

Deux silhouettes s'étaient avancées dans un ruissellement d'eau. Deux hommes, l'un derrière l'autre, capuche sur la tête dissimulant leur visage noyé dans la pénombre. Leur aspect était effrayant. Le premier portait un jean noir déchiré, le torse moulé dans un débardeur qui affichait la marque Reebok, un sac de sport à l'épaule. Il se tenait jambes écartées comme un guitariste de rock. Ses baskets recouvertes de boue imprimaient leurs empreintes sur les dalles grises. L'individu qui le suivait était pire encore, flottant dans un sweat Adidas bien trop grand, porté sur un pantalon informe et trempé, qui pochait aux genoux. En un éclair, le premier fit jaillir un revolver de sa ceinture. Les trois gamins paralysés ne le quittaient pas des yeux, laissant la cendre de leurs cigarettes se répandre sur le dallage fêlé.

« Pas un geste, ou on vous troue comme des passoires ! cria le rocker. Toi, fit-il en donnant un coup de pied dans la jambe de Ludo qui émit un petit hennissement de peur, bouge de là, et va chercher des cordes ou tout ce que tu trouveras pour vous attacher. Si vous faites ce qu'on vous dit, il ne vous arrivera rien. Mais mon copain est blessé, et quand il a mal, il est totalement hors de contrôle. Je ne réponds de rien. Alors je vous conseille de rester tranquilles ».

Ludo alla récupérer un peloton de ficelle que Louis lui désigna et le tendit à l'homme qui s'en saisit brutalement. Ce faisant, il dégaina de sa ceinture un couteau à cran d'arrêt qui provoqua un nouveau cri de peur chez Ludo. Il poussa les trois enfants sans ménagements et les fit asseoir au fond de la salle. Il y avait là des anneaux scellés dans la pierre où les jeunes avaient suspendu divers objets. Adidas le rejoignit en claudiquant. Les deux hommes s'entretenaient à voix basse. C'était surtout le rocker qui parlait, l'autre acquiesçait ponctuellement d'un signe de tête.

« Qui d'entre vous habite près d'ici ? » demanda le rocker. Louis se leva et fit un pas en avant. Mais comment ces deux intrus étaient-ils parvenus jusqu'ici pour pénétrer dans le parc ? Mystère.

Ludo et Jules furent rapidement attachés, mains derrière le dos, les liens passant dans chacun des anneaux. Louis attendait son tour, tétanisé par la bouche noire de l'arme braquée sur lui. Celui qui boitait semblait souffrir. Sa main gauche posée sur sa cuisse était rouge du sang qui suintait à travers l'étoffe du pantalon.

« C'est donc toi le seigneur du château ? fit le rocker en s'adressant à Louis, alors que son acolyte grimaçait. Moi, c'est Jim, et lui à côté, c'est Ringo. On croyait être tout seuls ici. Mais du coup, on va être amenés à passer un peu de temps ensemble ».

Louis observait les deux individus. Jim était courtaud, petit mais râblé. Il avait ôté sa capuche et ses cheveux coupés court étaient d'une blondeur qui virait au jaune poussin, tandis que ses sourcils semblaient avoir été tracés au feutre noir. Ses yeux, petits et rapprochés, enfoncés dans leurs orbites, étaient d'un noir profond, absorbant la pupille, donnant à son regard une intensité difficile à soutenir. Au contraire, Ringo était bâti tout en longueur, maigre à faire peur. Quelques rares cheveux gras, blond filasse, encadraient un visage taillé en lame de couteau. Louis lui trouva une ressemblance avec Klaus Kinski, même regard dément et halluciné émanant de ses yeux transparents.

« Je m'appelle Louis, dit-il en essayant de soutenir le regard acéré de Jim. Voici Ludo et Jules, mes copains.

A cet instant la sonnerie du téléphone de Ludo retentit. Jim s'en empara d'un geste vif. Et regarda le nom qui s'affichait. « Lisa, c'est qui ? » demanda-t-il. Ludo réussit à bredouiller que c'était sa cousine. Deux sillons de larmes dessinaient une trainée sur ses joues. Des gouttes dégoulaient de son nez et s'écrasaient sur le sol car il n'osait ni renifler ni se moucher.

« Super, y a du réseau ici ! s'écria la ficelle blonde.

- Mais pas d'électricité, ni d'eau, précisa Louis, espérant ainsi les décourager.

- Bon, écoutez-moi bien, voilà ce qu'on va faire. D'abord vous me donnez vos portables. Vous n'en aurez plus besoin. Ringo et moi on a besoin de silence, on a eu de grosses journées, on va se retaper ici juste quelques jours. Si vous vous tenez tranquilles, tout ira bien. Sinon, vous devez savoir que deux ou trois macchabées de plus dans notre C.V. ne nous font pas

peur. Mais toi, l'aristo, dit-il en se tournant vers Louis, tu pourras rentrer chez toi. Tu auras pour mission de nous ravitailler tous les jours. Tu te débrouilleras pour trouver des médicaments pour mon pote blessé, genre calmants, désinfectants, coton. Il lui faut aussi des pansements, des compresses. Prends aussi de la bière. Bien sûr tu fais ça discrètement. Tu ne dois pas être repéré. Tu viendras la nuit quand personne ne pourra te voir ou te suivre. Tu frapperas à la porte, comme ça. Ce sera notre code. Je te montre, dit-il en tapant sur le mur avec le manche du couteau. Amène des couvertures. Dis-toi bien qu'à partir de maintenant, tes copains sont nos otages. Si tu nous balances, si on sent la moindre menace, ils sont fichus. Si tu fais ce qu'on te demande, tout se passera bien. Des questions ?

- J'ai pas d'argent. Comment je fais pour acheter ? Les flics vont être alertés. Qu'est-ce que je vais leur dire s'ils m'interrogent ? Tout le monde sait qu'on était ensemble. Si je n'ai plus de portable, ça va paraître louche, non ?

- C'est pas faux. D'accord pour le portable, tu le gardes. Pour l'argent, tu te débrouilles. Demande une rallonge à tes vieux. Quant aux flics, t'as qu'à les balader avec des histoires. Genre, tes copains t'ont laissé tomber et se sont barrés. Il suffit que tu te montres convaincant. Maintenant tire toi. Et pas un mot de tout ça à l'extérieur sinon tu reverras jamais tes potes vivants. On t'attend ce soir ».

Louis, malgré son désarroi, décida d'aller faire les courses urgentes. Il recouvra un semblant de calme alors qu'il reprenait contact avec le monde. Il tenta de se remémorer la liste de Jim. Autant lui apporter ce qu'il voulait et ne pas provoquer sa colère. Il dévalisa la pharmacie familiale pour que Ringo puisse avoir de quoi se soigner. Il remplit un grand sac à dos et le cacha dans sa chambre. Heureusement il connaissait par cœur le trajet pour se rendre à la chapelle, même de nuit.

Vers 19 heures, il entendit la voiture de sa mère qui rentrait du travail. Elle lui demanda comment s'était passée sa journée, tout en s'activant dans la cuisine. Louis essayait de se montrer naturel.

« Ce matin j'ai fait des révisions. Et cet après-midi, j'ai regardé la télé.

- Je croyais que tu devais aller au Skatepark avec Jules et Ludo ?

- Non. Finalement, Ils ont décidé d'aller à l'étang. J'ai préféré rester tranquille ici. Et l'orage menaçait.

La conversation fut interrompue par un coup de fil sur le portable de Louis. C'était la mère de Ludo qui s'inquiétait. Son fils n'était pas encore rentré. Puis ce fut la mère de Jules. Louis leur répondit qu'ils s'étaient quittés au Skatepark en début d'après-midi, Jules et Ludo étant partis ensemble vers l'étang.

Il reconnut la voiture de son père qui rentrait à son tour et s'arma de courage pour affronter l'épreuve du repas. Il se servit mais ne toucha pas à la nourriture. Le téléphone de la maison sonna. Les parents de Jules et Ludo souhaitaient rencontrer Louis pour s'entretenir avec lui. Monsieur de Vignières les invita à venir au château. Louis fut soumis à un feu croisé de questions. Il répéta ce qu'il avait déjà dit avec plus de détails. Ils décidèrent de se rendre à l'étang avec le père de Louis. Ils ne trouvèrent aucune trace des enfants, ni des vélos. Ils se rendirent à la gendarmerie pour déclarer cette double disparition. L'éventualité d'une fugue fut évoquée mais vite abandonnée. Louis serait entendu le lendemain matin puisqu'il apparaissait comme le dernier à avoir été en contact avec les enfants disparus. En attendant,

les hôpitaux de la région furent appelés, sans résultat. Louis attendit que ses parents soient enfin couchés pour se rendre à la chapelle où il fit le code convenu. Jim était furieux.

« Tu en as mis du temps, tu sais qu'on n'a rien bouffé depuis ce matin ? ». Il s'empara du sac et le vida sur le sol pour faire un rapide inventaire. Avec Ringo, ils se ruèrent sur la nourriture. Jules et Ludo les regardaient dévorer. A la lueur des chandelles, Louis distingua l'auréole jaune qui maculait le devant du short de Jules. Louis expliqua qu'il avait fait orienter les recherches vers l'étang dont le secteur serait fouillé. Il ajouta qu'il préférerait venir à la chapelle de jour, car il était plus libre de ses mouvements. Jim réfléchissait. Le gamin avait raison. Ringo triturait son arme en s'amusant à les mettre en joue.

« Bon, on t'attendra dans le courant de l'après-midi si c'est plus facile pour toi. Fais attention à ce que tu diras aux flics demain. Et pas un mot à qui que ce soit. Sinon tu peux faire tes adieux à tes copains. ».

Louis trouva le sommeil aux premières lueurs de l'aube, lourd et hanté par des cauchemars sanglants.

Mercredi 29 août : Vers 8 heures, une voiture de la gendarmerie stoppa devant le perron. En descendirent deux gendarmes, un homme, et une jeune femme, en uniforme. Louis les fit rentrer au salon, le cœur battant. Ils se présentèrent : Capitaine Philippe Dumas, et Lieutenant Anna Pol. Pour la forme, ils lui demandèrent s'il avait eu un contact dans la nuit avec les enfants disparus. Puis ils l'interrogèrent en détail sur leur emploi du temps de la veille. Ils notaient tout sur un carnet. Louis répéta ce qu'il avait déjà indiqué aux parents. Chacun de ses mots était choisi et pesé avec soin, avant d'être livré aux enquêteurs. Son élocution en était affectée et manquait de spontanéité.

« Te rappelles-tu de la façon dont ils étaient habillés ? » Louis s'en souvenait bien et fut précis dans sa description. Comme il ne cachait pas son angoisse, ils lui expliquèrent que des fouilles seraient menées vers l'étang, le secteur ratissé. Des chiens devaient arriver dans la matinée. Des photos pour un avis de recherche étaient en cours d'impression. Elles seraient affichées dans les lieux publics et chez les commerçants. Une équipe allait se rendre au Skatepark interroger les jeunes qui le fréquentaient. Ensuite, eh bien ensuite, on verrait à élargir le champ des investigations. Parallèlement, des plongeurs devaient sonder l'étang. Rien ne serait négligé. En le quittant, Anna lui ébouriffa les cheveux dans un geste maternel. Il se sentait tellement coupable d'être à l'origine d'un tel dispositif qui ne servait à rien. Alors que d'un simple mot, il avait le pouvoir d'inverser le cours des recherches. Or il ne pouvait prendre le moindre risque. Il était piégé. Ses copains étaient les otages de deux hommes dangereux. Il enfourcha son vélo pour aller au Skatepark. De petits groupes s'étaient constitués. On y parlait de ces deux disparitions inquiétantes. Une voiture de gendarmerie était garée. Deux agents questionnaient des adolescents en leur montrant des photos. Louis retourna en ville pour les courses destinées aux prisonniers de la chapelle. Il espérait que ses parents ne s'apercevraient pas qu'il avait prélevé de l'argent dans le tiroir du bureau.

Un copain de classe l'appela et lui apprit qu'il y avait du nouveau. Des jeunes affirmaient avoir vu à plusieurs reprises une Clio grise garée sur le parking devant le Skatepark, justement la veille, avant l'orage. Mais ce jour-là, personne ne se rappelait avoir croisé Jules et Ludo, pas plus que Louis. Un des jeunes qui prenait des photos des évolutions réalisées par ses camarades se souvenait que sur l'une d'elles figurait la Clio avec une partie de sa plaque d'immatriculation. Les enquêteurs ne mettraient pas longtemps à identifier le propriétaire.

Dans l'après-midi, Louis se rendit à la chapelle. Comme la veille, le sac fut vidé et la nourriture partagée. Ludo et Jules grignotèrent un peu. Ils avaient dû à peine dormir. Les rais de lumière qui filtraient à travers les vitraux révélaient les visages sales et creusés des enfants et de leurs geôliers. Louis relata ce qu'il avait appris et comment s'était passée son audition. Pour le moment, l'affaire n'était pas encore médiatisée. Jim et Ringo parurent satisfaits d'apprendre que les recherches convergeaient vers l'étang et les bois avoisinants. Ils se réjouirent aussi de la piste de la Clio. Louis repartit vers l'étang. Des barrières en barraient l'accès. Des hommes et des femmes, en gilets phosphorescents ou en uniformes, travaillaient, téléphone portable collé à l'oreille. Des chiens se reposaient, le nez sur leurs pattes avant, en posture d'attente. Un canot de la gendarmerie croisait au large. Il ne put retenir ses larmes au vu de ce déploiement de logistique qu'il était le seul à savoir inutile.

Voilà en fait ce qu'il aurait dû dire aux gendarmes : ses copains étaient otages de deux dangereux malfaiteurs. Mais lui ne pouvait que se taire pour préserver leur sécurité.

Louis refusa le soutien du psychologue que lui proposaient ses parents. Il ne pourrait se confier, de peur de mettre en danger ses amis. Il songea aussi à un prêtre et au secret de la confession, mais il y avait bien longtemps que la paroisse de Saint-Blaise n'hébergeait plus d'homme d'église.

Il apprit que le propriétaire de la Clio avait été identifié, et interrogé. Déjà des rumeurs couraient à son propos sur de possibles penchants pédophiles. Louis était horrifié. Et si en plus de tout cela venait se rajouter une erreur judiciaire ? Comment se le pardonner ?

Jeudi 30 août : à la gendarmerie, Anna apporta la déposition de Louis au Capitaine Dumas. Il était au téléphone avec les agents qui venaient d'arriver dans les bois avec les randonneurs où se trouvait la 208 abandonnée. Il mit le haut-parleur pour qu'elle puisse entendre la conversation. Effectivement, de larges taches brunâtres, manifestement du sang séché, maculaient le siège avant droit. Il y avait des bouteilles de bière vides, des emballages de fast-food. On avait certainement mangé et dormi dans cette voiture. Les sièges et le sol étaient jonchés de miettes.

« Cette 208 ressemble comme une sœur à celle qui a été volée à Nice la semaine dernière après le braquage de la bijouterie sur la Promenade des Anglais. Pour l'instant, dit-il en prenant les feuilles qu'elle lui tendait, restons discrets. S'il y a un lien entre cette voiture, les braqueurs, et la disparition des gamins, le suspect que nous tenons pourrait être disculpé.

- Vous voulez dire que les enfants auraient pu croiser la route des braqueurs ? Mais la 208 est à l'opposé de l'étang où ils devaient aller ! Et pourquoi auraient-ils abandonné leur voiture, surtout au bout d'un chemin perdu où ils n'avaient aucune chance d'en voler une autre ?

- Je l'ignore pour le moment. Voyez s'il y a eu des vols de voiture signalés dans le coin.

- Pas de problème. Mais le sang sur le siège ? Il y aurait un blessé ?

- Réinterrogez les hôpitaux de la région. Je sais, on l'a déjà fait, sans succès, pour savoir si les enfants avaient été admis. Mais on n'a rien demandé concernant un adulte vraisemblablement blessé. Je vous rappelle qu'à Nice, il y a eu un échange de coups de feu. L'un des truands a été touché. Avant tout, il faut être sûrs que cette 208 est bien celle recherchée. Si c'est confirmé, et si nous devons suivre cette piste du braquage, l'info ne doit fuiter sous aucun prétexte. Nous devons bosser en « off ». C'est une piste souterraine. Les médias ont déjà un os à ronger avec le type de la Clio. Qu'ils en restent là».

Louis ne tenait plus en place et décida de se rendre à la chapelle avant midi. Tant pis si cela ne plaisait pas à Jim, mais il devait le prévenir de la découverte de la 208. Il avait la conviction qu'il s'agissait de leur véhicule. Les truands cherchaient à se faire oublier. Ils voulaient une planque et avaient abandonné leur voiture en la cachant, pour la reprendre et repartir, une fois reposés. Jim ouvrit dès que Louis eût fait le code. Ringo était allongé sur une couverture. Jim tentait de nettoyer la vilaine plaie sur sa cuisse. L'autre jurait en jouant avec son arme. Jules et Ludo levèrent vers Louis un visage aux traits tirés dont les yeux rouges et gonflés traduisaient la détresse. Louis parla de la découverte de la 208. Ringo cessa subitement de triturer son pistolet tandis que Jim s'immobilisait.

« Donne-moi ton téléphone, lui demanda Jim brusquement en tendant une main impatiente.

Louis s'exécuta en tremblant.

- Si vous prenez mon téléphone, comment je vais expliquer ça à mes parents ?

- T'auras qu'à dire que tu l'as perdu, aboya Jim. Et puis on s'en fout de tes vieux. Et reviens demain. Pas avant 17 heures. Je ne t'ouvrirai pas avant ».

Louis repartit très inquiet. Qu'allaient faire les deux bandits ? Appeler un complice pour s'enfuir dans une autre voiture, et libérer les enfants, ou les emmener avec eux ? Il consulta le journal régional en ligne sur Internet pour voir s'il y avait du nouveau dans l'enquête. A la « une », on pouvait lire : « Disparitions inquiétantes : les enquêteurs s'orientent vers une piste souterraine ». En parcourant l'article, Louis apprit que le propriétaire de la Clio niait toute implication mais il n'avait pas d'alibi. Par ailleurs le rédacteur indiquait qu'une autre piste était suivie, que la gendarmerie qualifiait de souterraine, sans autres détails. Etait-ce la 208 ? Louis songea « bien sûr, ils ont sûrement trouvé quelque chose mais ils ne doivent pas en parler. Combien d'enquêtes avaient échoué à cause d'informations lâchées dans les médias ? Qui sait si Jim et Ringo n'étaient pas déjà repérés à leur insu ? Si seulement ! ». Il lut aussi qu'un appel était lancé à la population pour organiser une battue le lendemain. Un bureau était ouvert à la salle des Fêtes pour accueillir les volontaires. Le jeune garçon se sentit pâlir. Qu'advierait-il si l'on découvrait des indices menant à la chapelle ? Certes, il s'agissait d'une propriété privée mais elle ne pourrait échapper aux fouilles.

Les locaux de la gendarmerie, peu fréquentés en temps normal, ne désemplissaient pas. Des équipes de spécialistes étaient arrivées en soutien. L'étude de la 208 confirma qu'il s'agissait bien de celle volée suite au casse de la bijouterie niçoise. En salle de réunion, une carte de France déployée permettait de retracer le parcours des deux hommes. Deux dangereux criminels, brutaux, sans état d'âme, qui lors de leur fuite avaient tué un passant et blessé grièvement un policier. A Nice, ils avaient pris le conducteur de la 208 en otage et l'avaient ensuite poussé hors de la voiture à pleine vitesse. Il était entre la vie et la mort. Depuis, plus aucune trace jusqu'à la découverte du véhicule. On savait qu'ils avaient jeté leur butin dans un sac de sport. Les policiers de Nice collaboraient avec leurs collègues de Saint-Blaise en leur transmettant tous les renseignements sur le profil et les réseaux des voleurs. Leurs téléphones avaient borné pour la dernière fois avant le bourg, et depuis pas d'autre connexion. Un détail retint l'attention d'un enquêteur penché sur les fiches d'identification. L'un des gangsters était né et avait vécu à Villefranche, tout près de Saint-Blaise. Il devait bien connaître la région. Il était probable qu'il ait eu des facilités pour se cacher, voire même d'anciens contacts susceptibles de l'aider.

Louis se promit de surveiller de près la battue qui allait se déployer le lendemain.

Vendredi 31 août : après une nouvelle nuit ponctuée de cauchemars, il se leva très tôt. Dès que ce fut possible, il se rendit à la salle des fêtes pour assister au départ de la battue. Des groupes étaient constitués, chacun encadré par un gendarme. Ils devaient ratisser un secteur quadrillé sur une carte. Pas un centimètre carré de sous-bois ne devait échapper à l'examen attentif de ces hommes et de ces femmes. Une partie d'entre eux se rendit en direction de l'étang et des bois qui l'entouraient, l'autre vers la clairière où avait été retrouvée la 208, point de départ d'une fouille opiniâtre. Louis brûlait d'envie de se rendre à la chapelle mais c'était bien trop tôt. Saint-Blaise était en effervescence, animé par l'afflux de curieux, rejoints par des journalistes et cameramans qui filmaient les passants et tendaient leurs micros. Après un discret démarrage, l'affaire avait été largement médiatisée, amenant une célébrité malsaine à la petite ville habituellement si tranquille.

Louis suivit à distance la seconde équipe qui partait de la clairière. Le groupe était entré dans la forêt, s'éloignant ainsi du domaine. Des chiens les accompagnaient mais ne flairaient aucune piste. Les heures s'écoulaient. Aucun indice hormis de rares traces de pas, inexploitable en raison de la pluie et du délai écoulé.

Arriva enfin l'heure pour Louis de rejoindre la chapelle. Était-ce un effet d'optique ? La porte semblait entr'ouverte. Il poussa le battant et comprit immédiatement que l'endroit était vide. Rien que des odeurs nauséabondes d'urine, de renfermé, des sacs débordant de détrit, des canettes vides, une casserole encrassée sur le réchaud, et même des seringues. Les liens qui avaient servi à entraver les enfants pendaient aux anneaux. Pas de trace des téléphones. Dehors, les vélos n'avaient pas bougé, tels qu'ils avaient été laissés par leurs propriétaires. Pas de doute, les malfrats étaient partis avec leurs otages. Louis ne devait plus garder le silence. Il courut à toutes jambes pour téléphoner à sa mère. Il tomba sur sa messagerie. Idem pour son père. Il ne lui restait plus qu'à se rendre lui-même à la gendarmerie et tenter de parler à Anna si elle était disponible. Elle était en réunion mais elle vint vers lui dès qu'il fut annoncé. Elle vit tout de suite qu'il était très agité. Le prenant par les épaules, elle lui demanda ce qui se passait.

« Il faut que je vous parle. C'est au sujet de mes copains ». Anna l'entraîna vers un box vide qui devait être son bureau. Les mots de Louis trouvèrent naturellement leur chemin pour raconter le calvaire de ces dernières journées. Anna ne l'avait pas interrompu une seule fois, hochant parfois la tête.

« Louis, je te crois, bien sûr. Mais il faut que tu viennes avec moi en salle de réunion et que tu répètes tout cela aux enquêteurs qui sont là, sans rien oublier. Tu vas nous aider à sauver tes amis et arrêter ces truands ».

Elle le guida vers une salle où une dizaine de personnes assises autour d'une grande table écoutaient un gendarme en uniforme qui donnait des instructions sur un tableau. Louis recommença son récit, intimidé mais soulagé d'être écouté avec autant d'attention. On lui montra des photos des braqueurs sur lesquelles il reconnut Jim et Ringo.

L'officier qui dirigeait la réunion demanda à Louis de les conduire à la chapelle. Le petit édifice fut investi avec beaucoup de précautions pour préserver les lieux. Louis, demeuré en retrait, vit l'équipe technique prendre des photos, recueillir des indices. L'enquête prenait une autre orientation. Anna raccompagna Louis chez lui. Sa mère venait de rentrer. Anna la mit au courant. Louis était rongé par un sourd sentiment de culpabilité. Le sort de ses amis décuplait

son angoisse. Il pensait aussi à leurs parents qui venaient d'être avertis et devaient être fous d'inquiétude. Une attente interminable commençait.

Samedi 1^{er} septembre : Une heure du matin. Louis n'avait toujours pas fermé l'œil, taraudé par un mauvais pressentiment. Il alluma la télé sur les chaînes d'infos. Un bandeau orange « alerte info » défilait en bas de l'écran : « Braqueurs de Nice localisés dans un motel ». Quelques images nocturnes du motel cerné par la police étaient diffusées.

« C'est ici dans ce Formule 1 de Martigues qu'a été signalée la présence des deux malfaiteurs auteurs du braquage de la bijouterie de Nice. Ils seraient arrivés vers 19 heures. Il s'agit de Jimmy Debarre et Antoine Grand. Un homme les accompagnait, ainsi que deux enfants. Ils sont arrivés en Audi. Les braqueurs ont été reconnus par un client du motel. L'Audi appartiendrait au troisième homme. Ils sont armés et se sont barricadés à l'intérieur. Nos reporters sont en route. Vous serez informés minute par minute de la situation. Selon nos informations, un assaut est évoqué afin de les déloger s'ils ne se rendent pas. Il se peut que les enfants leur servent de bouclier pour protéger leur fuite. Certaines rumeurs évoquent les enfants disparus de Saint-Blaise, mais ce n'est pas confirmé ».

Louis zappait furieusement d'une chaîne à l'autre dans l'espoir d'en apprendre davantage. Les mêmes phrases se répétaient sur des images obscures diffusées en boucle. Il assista à l'arrivée du GIGN, ombres noires et furtives évoluant autour du motel. Un hélicoptère survolait la zone. En tout, une cinquantaine de gendarmes cernaient les lieux, selon le journaliste. Des coups de feu furent tirés ce qui engendra une pluie de commentaires sur le plateau. Louis vaincu par la fatigue s'endormit quelques heures, puis se réveilla alors que la télé ronronnait. En une seconde tout lui revint en tête. A l'écran, le journaliste était entouré de spécialistes invités à livrer leur analyse et surtout à combler le vide en attendant de voir la situation évoluer. Ils n'avaient rien à dire mais devaient garder l'antenne. Les truands refusaient de se rendre. Les forces de l'ordre étaient entrées en communication avec eux. On pouvait voir des snipers allongés sur le toit tandis que d'autres tireurs entouraient le bâtiment. A sept heures, sa mère le découvrit prostré devant la télé. Elle comprit très vite en regardant les images. Elle appela son mari. Ils restèrent ainsi immobiles à suivre les images et les commentaires.

Au petit jour, de nouveaux coups de feu avaient été entendus. L'assaut était imminent selon les reporters. Louis se mordait le poing. On n'était plus dans un jeu vidéo. Des ambulances avaient pris position sur le parking. Les caméras se fixèrent sur une porte latérale où des agents cagoulés entraient en force, armes à la main. Une nouvelle salve et des cris se firent entendre tandis que d'autres membres du GIGN pénétraient. Le journaliste s'était tu. Il suivait les opérations sans les commenter. De nouveau le silence, intensément lourd et pesant. Une porte s'ouvrit. Un gendarme vêtu de noir sortit en courant, hurlant des consignes à ses collègues. Il portait un gamin dans ses bras qui s'accrochait à son cou. Louis reconnut les cheveux blonds de Ludo. Un autre gendarme le suivait, courbé, portant également un enfant. Ce dernier était inerte, la tête et les jambes brinqueballant au rythme de la course. Des civières furent avancées et les enfants immédiatement pris en charge par les pompiers. Les ambulances démarrèrent toutes sirènes hurlantes, précédées de motards qui ouvraient la route.

« Jules était mort ? » se demandait Louis, les larmes aux yeux. L'opération semblait terminée. Un officier parla dans le micro tendu par un reporter. Bilan : Deux gangsters tués. Le troisième blessé. Pas de commentaires sur les enfants. Une heure plus tard, le téléphone sonna dans la maison. Louis entendit son père répondre puis il lui passa la communication. C'était Anna.

« Je viens te donner des nouvelles. Ludo n'est pas blessé, hormis le traumatisme psychologique. Pour Jules, c'est plus compliqué. Il a reçu une balle dans un poumon, une autre à l'avant du crâne, dans l'os frontal gauche. Il est dans le coma. On ne sait pas s'il va s'en sortir. Il a été transporté à la Timone. Je suis désolée Louis. Il va te falloir être courageux. Selon ce que l'on sait, il semble que Jules, en panique, ait voulu s'échapper. Il s'est fait tirer dessus par un des bandits».

Plusieurs semaines passèrent. Louis et Ludo ne se quittaient plus. Ils étaient suivis l'un et l'autre par un psychologue. Ludo ne se lassait pas de répéter son aventure, ces quelques jours de terreur, prisonniers dans la chapelle. Tous deux étaient devenus des héros à leur manière. L'état de Jules était stationnaire après deux interventions très lourdes. Toujours dans le coma, il était maintenant hospitalisé à Lyon. C'est Ringo qui lui avait tiré dessus comme un lapin, dans un accès de rage dont il était coutumier. Maintenant il était mort tout comme Jim.

Ludo et Louis avaient eu l'autorisation de venir auprès de Jules. On leur avait recommandé de lui parler, de tout, de n'importe quoi, de ce qu'ils partageaient ensemble. Jules avait les yeux clos, son petit visage amaigri était plus pâle que jamais. Son crâne avait été rasé. Un gros bandage l'enserrait, soulignant sa fragilité d'enfant. Il était relié à des appareils qui le maintenaient en vie artificiellement.

Peu avant Noël, la maman de Jules, la voix pleine de sanglots et de rires contenus, appela Louis pour lui annoncer que son fils s'était enfin réveillé. Ils avaient pu parler, très peu, et il réclamait ses amis. Il y avait bien longtemps que Louis n'avait pas ressenti un tel bonheur. Ludo et lui s'empressèrent de lui rendre visite. Dans la chambre, enfin réunis, tous trois avaient les yeux pleins de larmes. Jules savait que des mois de rééducation l'attendaient pour qu'il puisse retrouver ses capacités. Mais les médecins étaient optimistes. Jules s'adressa alors à Louis. Il fallait tendre l'oreille tant le son de sa voix était ténu.

« Louis, tu as toujours été le plus fort de nous trois en français. Tu fais les meilleures rédactions de la classe. Alors, s'il te plaît, écris ce qui nous est arrivé. Moi je ne me souviens de rien. Tout s'est arrêté lorsque j'ai vu la porte de la chapelle s'ouvrir. Depuis cet instant, il n'y a que du vide dans ma tête. Tout s'est éteint. Tu seras ma mémoire. Et peut-être que cela m'aidera à me souvenir. Qui sait ? Tu pourrais même te faire des thunes avec notre histoire ?».

Louis sourit à travers ses larmes. C'était une bonne idée. Il allait s'y mettre sans tarder.

FIN